

Jean-Charles CHABANNE
QUENEAU ET LA LINGUISTIQUE (2)
**Queneau lecteur de J. Vendryes,
de la linguistique à la philosophie du langage.
Suivi d'une bibliographie**

Article paru dans *Temps Mêlés-Documents Queneau* 150+57-60, automne 1993,
actes du Colloque « Raymond Queneau et les langages » (Thionville, octobre 1992), p. 39-55.

Si l'étude bio-bibliographique révèle la variété des lectures linguistiques de Raymond Queneau, elle montre aussi, de manière spectaculaire, le rôle majeur qu'a joué un seul ouvrage, dans lequel on peut presque dire que s'est résumée pour lui la linguistique « institutionnelle » : *Le Langage, introduction linguistique à l'histoire* de Joseph Vendryes. Il le lit, précisément le 16 février 1922¹ et il le cite pendant presque quarante ans. Il le dit encore en 1962 à Georges Charbonnier : « [il] m'a beaucoup influencé ». Il déclare même que Martinet, dont les *Éléments* venaient de paraître, « exprime exactement les mêmes idées² ».

Cela ne signifie pas que Queneau ne perçoit pas l'évolution technique de ce domaine entre 1914 et 1960, mais plutôt que, selon lui, Vendryes a dégagé de manière définitive quels étaient les enjeux fondamentaux de la linguistique. Si Queneau a été passionné par la lecture de Vendryes, c'est parce qu'il y a retrouvé, abordées avec la rigueur d'un positiviste, des questions de philosophie du langage que le jeune Queneau se posait déjà précocement, questions que n'allaient pas cesser de se poser l'essayiste et l'écrivain.

¹ Florence Géhéniau, *Queneau analphabète*. Op. cit., à la note 3, p. 24.

² *Entretiens avec Georges Charbonnier*, p. 39.

Le livre de Vendryes

Joseph Vendryes (1875-1960) fut professeur à la Sorbonne à partir de 1907 et directeur d'études à l'École des Hautes Études. « Son livre de synthèse *Le Langage* (écrit en 1914 et publié en 1921) a été caractérisé par Émile Benveniste, son ancien élève, comme celui qui, parmi les autres ouvrages généraux de l'époque (Jespersen, Sapir), a l'horizon historique le plus étendu. Tous les grands problèmes de la linguistique y sont définis »³. C'est le troisième volume d'une vaste entreprise de synthèse historique dirigée par Henri Berr sous le titre général de *L'Évolution de l'Humanité*. On peut conseiller encore la lecture de Vendryes⁴. Dans une langue toujours très claire, on y trouve sans doute des résultats vieillis, mais aussi des points de vue toujours pertinents, par exemple sur la nature essentiellement sociale et historique du langage humain, laquelle permet

³ Bertil Malmberg, *L'Histoire de la linguistique de Sumer à Saussure*, Paris : Presses Universitaires de France (coll. « Fondamental »), 1991, p. 466. On pourra resituer Vendryes dans le contexte historique et idéologique en lisant le dernier chapitre du livre de Malmberg, en particulier les pages 466-467.

⁴ Une réédition a été donnée par Albin Michel en 1968.

d'expliquer comment le système de chaque langue est nécessairement en évolution permanente ⁵.

L'ouvrage de Vendryes présente un panorama très complet de la linguistique générale du début du 20^{ème} siècle ⁶, selon un plan didactique. Les trois premières parties traitent des structures internes des langues naturelles (phonétique, lexicale, syntaxe) ; la quatrième partie traite des relations externes entre les langues naturelles, de la différence entre langage et langues, des dialectes et langues communes, du contact et des mélanges des langues, avec évidemment la présentation des résultats de la grammaire comparée des langues indo-européennes, qui a été au cœur de la recherche linguistique au 19^{ème} siècle.

La cinquième partie aborde les relations entre l'écrit et l'oral, ce qui fait dresser l'oreille du quenologue : origine et développement de l'écriture, langue écrite et orthographe. Mais surtout le corps de l'ouvrage est encadré par une Introduction et une Conclusion qui traitent de deux problèmes traditionnels de la philosophie du langage : le premier est celui de l'origine des langues, avec son corollaire, l'hypothèse d'une « langue-mère », matrice linguistique originelle et idéale ; le second est celui de l'hypothèse d'un progrès du langage et d'une possible hiérarchie des langues, liée à une conception positiviste du progrès des mentalités.

⁵ Il est amusant de lire la préface du directeur de collection, Henri Berr, qui s'efforce de limiter les implications philosophiques des positions historicistes de Vendryes, lesquelles tirent sa présentation vers le matérialisme, alors que les préférences de Berr vont apparemment à un spiritualisme plus conforme aux goûts de la philosophie française de l'époque.

⁶ Vendryes fournit un vaste panorama bibliographique en faisant la synthèse des ouvrages fondamentaux à la date de l'année 1924. Cette bibliographie donne une idée assez juste de la linguistique générale du début du 20^{ème} siècle. La part des ouvrages de langue allemande est importante (88 références), à parité avec les ouvrages de langue française (89 références). Ce qui est le plus étonnant pour un lecteur d'aujourd'hui est la faible part des travaux en langue anglaise : on compte seulement 13 titres. La linguistique générale anglaise et surtout américaine restait au niveau de l'Italie (5 références) et du Danemark (4 références)..

Trois problèmes de philosophie du langage

À partir du livre de Vendryes, on peut à mon avis repérer ainsi trois grands problèmes linguistiques auxquels Queneau s'est attaché :

1. L'hypothèse du « néo-français », selon laquelle la langue parlée a pris au 20^{ème} siècle une autonomie suffisante par rapport au français écrit pour se voir reconnaître à son tour le statut de langue à part entière, digne de féconder des œuvres nouvelles. À cette question est liée celle de l'orthographe, c'est-à-dire de la modernisation des conventions de transcription, lesquelles, datant de l'époque classique, ne seraient plus adaptées à cette nouvelle langue et la dénatureraient.

2. Le second problème est celui de l'origine des langues, qui peut être compris d'abord comme un problème d'anthropologie : à quel moment le langage apparaît-il dans sa forme spécifiquement humaine, sous quelles formes, pour quelles raisons ? Et inversement, quand est-ce que l'homme devient Homme ?

3. Enfin, puisque les langues apparaissent comme autant de mondes communicationnels clos, et qu'on peut se demander quelle pourrait être leur part commune : c'est alors le désir d'une Langue Universelle, qu'elle soit le fonds commun à toutes les langues (projet de Leibniz), la Langue-Mère des philologues ou une langue artificielle, voire un code non-verbal, pictographique.

De ces trois questions, une seule a fait l'objet d'un développement important dans l'œuvre de Queneau : celle du néo-français. C'est elle qui servira de support à l'évaluation de la démarche linguistique quenienne. Les deux autres ne seront évoquées qu'en conclusion, quand il s'agira de relier les fils souterrains qui tissaient la curiosité de Queneau pour la linguistique.

La théorie du néo-français : du manifeste au sabotage

On a beaucoup étudié le thème du néo-français dans l'œuvre de Queneau. Deux raisons à cela. D'abord Queneau a beaucoup publié sur la question, jusqu'à apparaître comme une sorte de chef de file du « néo-français ».

comme en témoignent les *Entretiens avec G. Charbonnier* (1962). Il a eu le souci, à deux reprises, de rééditer et d'actualiser cette théorie du néo-français dans le premier dossier de *Bâtons. chiffres et lettres* (1950 et 1965), *Préliminaires* (p.9-94). Ensuite, Queneau s'est aussi attaché à illustrer lui-même son hypothèse, et il demeure, pour le public comme pour la critique, l'inventeur du « style Zazie », de « doukipudonktan » et autres « lagosamilébou » ; « ses tentatives pour rapprocher la langue écrite de la langue parlée n'ont pas fini d'inspirer de nouvelles générations d'écrivains »⁷.

Dans « Écrit en 1937 », Queneau explique l'origine de son propre intérêt pour le néo-français : lecture de bandes dessinées (*Les Pieds Nickelés*, *L'Épatant*), de Jehan Rictus et Henri Monnier, « la manie que j'ai eu dès l'enfance d'apprendre les langues étrangères (sans y parvenir) », d'ouvrages sur le slang et bien sûr de Vendryes⁸. C'est dans cet article qu'il parle du projet de traduction de Descartes en français moderne, projet qui donnera naissance à son premier roman, *Le Chiendent*.

Voilà pourquoi la théorie du néo-français est un moyen d'éclairer le rapport particulier entretenu par Queneau avec la linguistique : « Si je cherche à coordonner les éléments disparates qui ont pu finir par s'agencer en un principe directeur, je vois bien que c'est le problème linguistique, et linguistiquement posé, qui m'a tout d'abord passionné⁹ ».

Il est nécessaire de rappeler ici les idées défendues par Queneau. Il affirme que l'évolution du français moderne est telle qu'il est temps de le considérer comme une langue nouvelle, et de renouveler le cadre de la grammaire et du style, cadre qui date du 17^{ème} siècle. Il s'appuie en particulier sur deux séries d'arguments :

– la forte évolution du système phonétique et prosodique en français moderne est masquée par une orthographe conservatrice¹⁰ ;

⁷ Géhéniau, *op. cit.*, tome 2, p. LX.

⁸ *Bâtons, chiffres et lettres*, p. 11-26.

⁹ *Ibid.*, p. 12.

¹⁰ Voir aussi « L'Écrivain et le langage », juillet 1939, dans *Le Voyage en Grèce*, p.186.

– le vocabulaire a effectivement évolué, mais le phénomène le plus spectaculaire est constitué par l'apparition d'une nouvelle syntaxe, la syntaxe étant la partie du code linguistique historiquement la plus lente à évoluer.

Fort de ce constat, Queneau considère qu'une langue nouvelle a remplacé le français classique, et qu'il est temps que cette langue fasse preuve de sa fécondité en nourrissant des œuvres nouvelles. Voilà l'essentiel du message linguistique de Queneau, explicitement démarqué des positions relativistes et historicistes de Vendryes.

Quelle est la validité « scientifique » de cette thèse ? On peut citer F. Carton, un des spécialistes de la phonétique française, qui avait sans doute lu *Bâtons. chiffres et lettres*, et qui cite *Zazie*¹¹. Il manifeste sa réticence devant l'hypothèse du néo-français : « les auteurs souhaitent qu'on cherche une nouvelle expression écrite adéquate au code oral. Mais la communication écrite est si différente de la communication orale qu'on ne pourra sans doute jamais faire disparaître ce qu'ils appellent » bilinguisme¹² ». Queneau lui-même est revenu sur sa propre proposition, pour juger aventurée la conclusion qu'il existe une langue orale véritablement différenciée et susceptible de justifier d'une nouvelle graphie, d'une nouvelle syntaxe, et d'une nouvelle littérature. F. Carton interprète l'*Errata* de 1969¹³ comme la reconnaissance par Queneau, beau joueur, d'un préjugé courant qui lui avait fait croire que, dans une langue qui possède un code écrit, il doit y avoir nécessairement identité entre la grammaire de l'écrit et la grammaire de l'oral. De fait, pour le français comme pour toutes les langues, y compris les langues anciennes et les langues artificielles, l'écrit et l'oral forment des sous-systèmes autonomes, parfois extrêmement différenciés, en particulier sur le plan de la morphologie et de la syntaxe.

¹¹ Francis Carton, *Introduction à la phonétique du français*, Bordas, 1974, p. 99. F. Carton donne « skeuttaditaleur » comme exemple d'un rendu de l'accent de groupe.

¹² Carton, *op. cit.*, p. 208.

¹³ Carton, *op. cit.*, p. 199-200.

On doit aller plus loin : que Queneau soit revenu sur ses propres conclusions explicitement en 1969 et 1970, autocritique confirmée et soulignée par la réédition des *Errata* dans *Le Voyage en Grèce* de 1974, n'est après tout que le prolongement naturel de sa démarche de « linguiste » : des faits nouveaux étaient venus infirmer son hypothèse. Pour Paul Fournel, alias Bordufour, « que reste-t-il de ce néo-français dont Queneau a si longtemps agité le grelot ? Sur le plan théorique, rien ou presque [...]. Les articles de *BCL* étaient tellement faits dans l'ombre de Vendryes qu'ils ne pouvaient pas ne pas être démodés ¹⁴ », Pour Fournel, tout provenait d'une confusion entre le projet littéraire et l'observation linguistique : « Queneau ne s'est pas servi de ses romans pour illustrer ses théories ; mais ce sont ses théories qui l'ont aidé à élaborer un style original, aussi éloigné que possible d'un quelconque nouveau français, et rigoureusement à l'abri des fluctuations de la langue parlée » (p. 185).

Ainsi la théorie du néo-français ne serait pas une théorie linguistique au sens institutionnel, mais une sorte de manifeste stylistique critique, à la limite une parodie du discours linguistique descriptif. Non pas une étude, mais un manifeste et une farce tout à la fois. J.-F. Jeandillou analyse ainsi le style et le contenu théorique de ce qu'il appelle le « dyscours » de la linguistique, avec un « y » signalant le sabotage permanent de l'assertion dans le discours de Queneau ¹⁵. La formule-clef reste celle de *Bâtons, chiffres et lettres* : « Quand je me mets à penser, je n'en sors plus, je préfère botter le train au langage » (p. 56). Ou encore : « Quand j'énonce une assertion, je m'aperçois tout de suite que l'assertion contraire est à peu près aussi intéressante, à un point où cela devient presque superstitieux chez moi » (*Entretiens avec G. Charbonnier*, p. 12). Ainsi, « ces dénégations chroniques neutralisent les contrariétés successives de la thèse » et « le savoir linguistique, qui est déjà un discours savant, le cède au dire, dénégation factieuse de l'institution » ¹⁶. L'écrivain contre le métalangage : voir par

¹⁴ « La révolution langagière erratée », *Cahier de l'Herne* 29, 1975, p. 189.

¹⁵ « Queneau ou le *dyscours* de la linguistique », in Sylvain Auroux *et al.* : *La Linguistique fantastique*, Paris : Joseph Clims et Denoël, 1985, p. 211-221.

¹⁶ Jeandillou, *op. cit.*, p. 219. Cf É. Beaumatin : le discours linguistique de Queneau est « immunisé par la remise en cause de ses propres assertions » dans

exemple le passage hilarant où Queneau applique sa propre réforme orthographique « jérлу tousdait lé kat lign sidsu, jépapu manpéché de mmaré »... peu importe, car « sisaférir, tan mye : j'écripa pour anmiélé lmond » (*BCL*, p. 22).

Prenant acte de ces deux évaluations du néo-français, É. Beaumatin en conclut que l'ensemble du travail théorique de Queneau sur des questions linguistiques ne peut pas être restreint au cadre de la linguistique institutionnelle, mais relève « de la solidarité substantielle et fonctionnelle d'un tout textuel au sein duquel on ne s'autorisera pas de coups de sabre thématiques ou génériques de principe ¹⁷ ». Par conséquent, dans cette perspective, Queneau n'est en rien linguiste uniquement « linguisticien », et il ne servirait de rien d'opposer un « Queneau à même de discuter avec Saussure et Chomsky » à un « Queneau usager vitupérant au profit du parti de la réforme linguistique » (p. 13).

Les enjeux de la théorie du néo-français

Il me semble que l'on trouvera ailleurs l'enjeu de la théorie linguistique du néo-français, en se replaçant dans le cadre même où Vendryes s'est placé pour situer la linguistique générale : un cadre historique et philosophique. C'est à ce niveau-là, celui des confins de la métaphysique et de la pensée positive, que se situe l'ambition « linguisticienne » de Queneau.

Queneau retrouve chez Vendryes une argumentation scientifique à l'appui d'une conception de la langue comme forme déterminante de la pensée et du rapport des hommes avec le monde. Cette conception, formulée à

« Queneau et la linguistique ». Texte resté oral de la communication prononcée le 17 déc. 1987 lors du 2^{ème} colloque « Raymond Queneau », sur des notes qui ont servi pour son article de 1991. Existe au CIDRE un enregistrement vidéo.

¹⁷ *Ibid.* Voir la note 14 : « tout s'oppose à la définition discrète d'un quelconque 'sous-corpus linguistique' chez Queneau, et il faudrait au-delà des titres déjà cités, remonter jusqu'à tous les autres, en passant, notamment par la *Petite Cosmogonie portative* et *Chêne et chien*, sans oublier quantité d'entretiens, entre autres ceux avec Georges Charbonnier ou Georges Ribemont-Dessaignes, ce dernier figurant dans *BCL*, p. 35-47 ». *Ibid.*, p. IV.

L'origine par von Humboldt, trouve son expression la plus radicale dans ce qu'on appelle « l'hypothèse de Sapir-Whorf » : il n'y a pas « sous » les langues naturelles un langage universel, mais chaque langue détermine selon ses structures propres le rapport du groupe qui la parle avec les autres et avec le réel. En fait, la langue serait à la fois le produit et le moule des structures anthropologiques et psychologiques.

Dans cette perspective, changer la langue, c'est changer l'homme et la société. Bien que Vendryes ne pousse pas cette hypothèse au point radical où la poussera Whorf, il soutient que la langue est un cadre contraignant pour la pensée rationnelle et l'imaginaire collectif. Queneau reprend cette position théorique pour en faire un outil de transformation anthropologique : pour changer l'homme, changeons la langue : « Un langage nouveau suscite des idées nouvelles et des pensées nouvelles veulent une langue fraîche ¹⁸ ».

L'enjeu d'une théorie du néo-français est donc multiple :

- a) Il est d'abord esthétique : le linguiste ne fait que rappeler le devoir de l'écrivain qui doit viser « la constitution d'une nouvelle langue, nouvelle beaucoup plus encore par la syntaxe que par le vocabulaire, nouvelle aussi par l'aspect, une langue qui, retrouvant sa nature orale et musicale, deviendrait bientôt une langue poétique, et la substance abondante et vivace d'une nouvelle littérature ¹⁹ ». C'est le rôle qui lui est assigné : celui de faire progresser la langue, et d'entraîner derrière lui la masse des locuteurs, enrichis avec lui du même coup, « simplement, le travail du Poète, et du Prosateur, consiste à collaborer à l'établissement, au fondement, au développement et à l'embellissement du langage de ceux qui parlent la même langue que lui ²⁰ ».

¹⁸ *Bâtons, chiffres et lettres*, p. 63.

¹⁹ *Ibid*, p. 26.

²⁰ *Volontés* 19, juil. 1939, dans *Le Voyage en Grèce*, p. 182.

- b) Mais écrire en néo-français aurait aussi des implications épistémologiques permettant de « penser autrement » : « je crois qu'une syntaxe morte est un tel éteignoir, que quand on s'en sera débarrassé, il y aura non seulement une nouvelle poésie, mais encore une nouvelle philosophie ²¹ ».

- c) On peut ajouter que la théorie du néo-français a un enjeu dans le cadre d'une anthropologie *philosophique*. Les travaux de la philologie et de la grammaire comparée ont montré que les langues connues sont le résultat d'une évolution historique. Or il s'agissait de trouver des réponses à d'autres problèmes philosophiques : les langues humaines ont-elles une origine multiple ou unique ? Dans la seconde hypothèse, quelle serait la Langue-Mère, la *Ursprache* ? Si les langues évoluent et se transforment, quel est le Sens de cette histoire des langues : est-elle orientée positivement vers un Progrès, ou traduit-elle le mouvement d'une décadence ? L'enjeu, c'est clair, était plus vaste que linguistique : passant de l'historique à l'axiologique, il s'agissait d'établir si l'évolution historique des langues résultait de leur dégradation, ou bien si elle était un phénomène naturel.

Ainsi, l'histoire des langues se révélait être la forme possible d'une question que Queneau a de multiples fois abordée : quel est le sens de l'Histoire ? Si c'est un sens négatif, les hommes doivent s'efforcer de revenir à l'Âge d'Or antérieur, dont le mouvement historique nous éloigne vers la décadence. Mais si c'est un sens positif, l'Histoire avance vers un Progrès inéluctable, et les langues reflètent ce mouvement en présentant une hiérarchie entre langues primitives et langues évoluées, qui leur seraient supérieures. Aussi bien Queneau rejoint Vendryes dans le parti des historicistes, pour qui l'évolution naturelle des langues résulte de phénomènes matériels : les altérations phonétiques doivent être prises en compte et non masquées par une grammaire anachronique. Et par ailleurs, il attend du néo-français une révolution

²¹ *Bâtons, chiffres et lettres*, p. 41.

langagière : donc il y aurait possibilité de progrès dans la langue.

- d) Conséquence de cet historicisme : un autre enjeu du néo-français est *politique*. Par deux fois, Queneau cite une anecdote communiquée par J. Paulhan sur « un Empereur qui, pour réformer les mœurs, commençait par changer les signes, expression du langage²² ». Souvenons-nous des articles de Noël Arnaud nous rappelant ce qu'avait été l'engagement politique de Queneau des années 30 aux années 60, justement pendant la période où il écrivait les articles du futur *Bâtons, chiffres et lettres*²³. Alors je lis avec beaucoup de gravité cet appel au renouveau de la langue comme une utopie politique révolutionnaire... Il y a dans *Bâtons, chiffres et lettres* des phrases qui me paraissent prendre un sens sous cet éclairage, comme par exemple cette conclusion : « Il me semble évident que la vie d'un pays dépend de celle de son idiome propre. On ne peut soigner la France sans lui dire 'Tire la langue'. Moi, je la trouve un peu blanchâtre. Ces sacrés habits verts la soignent mal. Il faudrait qu'elle soit un peu plus rose, cette langue. Un peu plus rose – au moins²⁴ ». Un peu plus rose : c'est-à-dire plus *rouge*, plus à gauche ?

On peut ainsi mieux comprendre les connotations politiques du lexique (« bourgeois », « élite », « Le Figaro », « il faut opérer une triple révolution » (*ibid.*, p. 19)...) et la valeur de référence accordée à la « langue populaire », placée au-dessus de la langue académique : « dans toutes les langues occidentales, il y a primauté du langage parlé sur le langage écrit. Et les

²² *Bâtons, chiffres et lettres*, p. 51 ; cf. p. 45.

²³ Noël Arnaud « Un Queneau honteux ? », *Europe* 650-651, juin-juil. 1983, p. 122-129. « Politique et polémique dans l'œuvre de R. Queneau », *Queneau aujourd'hui*, actes du colloque Raymond Queneau, Université de Limoges, mars 1984, Paris : Clancier-Guénéaud, p. 113-158.

²⁴ *Bâtons, chiffres et lettres*, « Langage académique », 1946, p. 52.

crocheteurs ont toujours raison²⁵ ». Enfin, il faut noter que ces thèmes réapparaissent dans une autre section de *Bâtons, chiffres et lettres*, « Lectures pour un front », reprenant des chroniques parues après-guerre dans *Front national* (par exemple p. 191 [9 juin 45]), revue « engagée » au moment où Queneau y collabore : de cet engagement subsistera suffisamment de conviction pour que ces chroniques soient en partie republiées en 1974 dans *Le Voyage en Grèce*.

On aurait donc intérêt à voir dans les textes de *Bâtons, chiffres et lettres* non pas seulement des essais linguistiques froids, mais aussi des textes polémiques. Queneau ne paraît pas tant attaché à la question du néo-français, à la vérité scientifique, qu'à un objectif philosophique de plus vaste ampleur.

Le désir de l'Origine

Si la question du néo-français se trouve développée au cœur de l'ouvrage de Vendryes (5^e partie), celui-ci s'ouvre et se ferme sur les deux autres problématiques linguistiques qui ont attiré Queneau aux marges de la linguistique institutionnelle : au commencement, la question de l'« Origine du langage » (p. 6-20) ; et en conclusion, la question du « Progrès du langage » (p. 402-420).

Sur la question de l'origine du langage, je n'ai pas trouvé de texte où Queneau en traite explicitement : mais peut-être des quenealogues mieux informés ou plus patients que moi en dresseront une liste, ou retrouveront des notes dans des dossiers épars. Pour le moment, je voudrais aborder cette question par un biais. Ce que Vendryes précise, c'est que la question de l'origine du langage « n'est pas un problème d'ordre linguistique » (*op. cit.*, p. 6), c'est-à-dire que la méthode linguistique, fondée sur l'observation de faits attestés, ne peut se nourrir de spéculations : elle ne peut rien connaître ni des « ancêtres » des langues connues, ni du « langage ». Par

²⁵ *Le Voyage en Grèce*, p. 184-185. Voir dans « On cause » (1948, *Bâtons, chiffres et lettres*, p. 53-56).

conséquent, « ceux qui depuis cent ans ont écrit sur l'origine du langage n'ont fait qu'errer » (*ibid.*).

Pas de faits, pas de science : la question de l'origine des langues relève de la spéculation pure. Autrement dit, le cercle encyclopédique se trouve brisé définitivement en ce point comme en bien d'autres. C'est là une faille inquiétante dont il faut se faire une raison... à moins qu'en la franchissant, on préfère déraisonner. Certains sont allés jusque-là, et ont proposé des réponses. On aura reconnu les Hétéroclites que Queneau a traqués, dans les années 30, sur les rayons de la Bibliothèque Nationale, et dont il évoque avec sympathie les ombres dans *Les Enfants du limon*, « et ceux qui ont trouvé la langue primitive/Et ceux qui ont nommé la langue universelle ». André Blavier, qui cite cette formule de Chambernac, rassemble de beaux exemples de « myth(étym)ologie » dans la section ainsi intitulée de ses *Fous littéraires*, consacrée aux deux pôles de la « langue originelle ou primordiale » et de la « langue universelle »²⁶.

Ce « souci métaphysique », « cette inquiétude du total » ne sont sans doute pas étrangers aux errances et aux « crises de désespoir » qui ont cerné Queneau dans les années 20 et 30, et peut-être plus tard. Fou littéraire, mon semblable, mon frère...

Le désir de l'Universalité

C'est qu'au bout du compte la question de la langue est celle du rapport avec l'Autre. Que la langue « progresse », cela signifie que les hommes vivent mieux parce qu'ils échangent mieux, qu'ils pensent mieux, qu'ils créent mieux. Or, si dans chaque langue ce progrès peut encore s'accomplir, il reste que la langue n'est pas le langage : chaque groupe est pris dans le système différentiel de son propre idiome, qui l'isole irréductiblement.

²⁶ André Blavier, *Les Fous littéraires*, Paris : Henri Veyrier, 1982, p. 153-230. Voir p. 141-145 le commentaire d'un inédit de Queneau intitulé « Comprendre la folie », depuis publié par Jacques Jouet (La Manufacture, 1988) et voir ci-dessus l'étude chronologique (période 1924-1938).

Dans l'ambition encyclopédique, la maîtrise des langues est un autre des désirs impossibles à combler. Or il ne s'agit pas de connaître toutes les langues pour elles-mêmes, mais bien de pouvoir communiquer avec tous les hommes : celui qui parle toutes les langues n'est pas seulement tous les hommes, il est toutes les cultures et toutes les sociétés. Ou mieux encore : il peut trouver ce qui est commun à toutes les langues et à toutes les pensées : il peut trouver la Langue Universelle, pour échapper définitivement au Babelisme et à l'Histoire, c'est-à-dire à la finitude.

Au fond, la démarche philologique de la Quête de la Langue Originelle ou de la Grammaire Universelle est l'autre face d'un même délire : la construction d'une Langue Artificielle qui puisse remplacer toutes les autres.

On trouvera dans les Hétéroclites, à côté des auteurs de Grammaires Universelles, ceux qui ont rêvé de Langues Artificielles et de Langues Universelles. Il y eut peut-être chez Queneau la tentation de s'abandonner à cette utopie. Comme toujours, l'autocritique aura le dessus et la gravité prendra un masque ou fera un détour, subtilement décalée. Mais ce vertige laisse des traces : la langue universelle est peut-être celle des « iouropéens » qui assiègent Cidrolin, ou encore le langage par gestes de Pierrot²⁷ : les œuvres de l'âge mûr reprennent en échos lointains ces interrogations anciennes.

Parallèlement, on retrouve aussi la curiosité pour la Langue Universelle dans les projets de pictographie universelle, ou *sémantographie*, dont *Bâtons, chiffres et lettres* contient quelques exemples. Ces essais apparaissent comme à mi-chemin du témoignage et de la plaisanterie. On aurait tort cependant de balayer cela si vite. *Temps mêlés* n° 150+8 a publié (p. 21-37) la quasi-totalité des cahiers manuscrits dans lesquels Queneau ébauche « un code pour l'œil qui, adéquation totale entre le visible et le lisible, jouerait le rôle d'écriture universelle²⁸ ». Ce projet sémantographique a été étudié par J.-F. Jeandillou auquel je renvoie. Il rappelle que c'est Leibniz (« le génie avec

²⁷ On se reportera aux études présentées au Colloque de Thionville.

²⁸ J.-F. Jeandillou, « Sur un projet d'écriture universelle. Petite sémantographie portative », *Technologos* 4, printemps 1987, p 71.

lequel je sympathise le plus») qui avait formulé le plus clairement un projet identique, de *Lingua Generalis*, « alphabet des pensées humaines »²⁹.

C'est là l'ultime avatar de l'« inquiétude du total » : chercher, et chercher en vain, cette langue que prophétisait Rimbaud, qui « sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons, couleurs, de la pensée accrochant la pensée et tirant ». Langue universelle, langage devenu langue, écriture notant l'oral et même la pensée, qui aurait été le triomphe d'une linguistique réconciliée avec la Poésie : « la peinture débarrassée de ses soucis photographiques / l'écriture débarrassée de ses soucis phonographiques se rejoignent dans une écriture pictographique³⁰ ». « But d'un langage universel : une pictographie structurée, "parlable" en toute langue, compréhensible non seulement par l'homme mais par des êtres non-humains (animaux, planétaires, etc.) » (*ibid.*). Ce projet démesuré ne pouvait rester qu'à l'état d'ébauche.

« Le mystère subsiste »

Au bout de ce long cheminement accompagnant Raymond Queneau dans ses relations avec les concepts, les méthodes et les auteurs de la linguistique, on pourrait ressentir une sorte de déception. Il aurait semblé, à première vue, que la partie linguistique de l'encyclopédie quénienne était autrement plus riche. Certes, Queneau n'a pas ignoré les plus importants problèmes de la linguistique institutionnelle, et il s'est même pris au jeu, lui-même, pendant deux périodes particulièrement fécondes : celle qui accompagne l'élaboration de *Bâtons. chiffres et lettres*, et celle qui voit la mise à feu de la fusée oulipienne.

Mais nous avons vu qu'il n'y a pas vraiment de Queneau linguiste. On le mesure en cela même que si Queneau a développé une théorie linguistique du néo-français, tout compte fait, son œuvre littéraire en est le véritable accomplissement et la théorie n'est pas à la hauteur de son corpus. De même, l'intérêt pour la Linguistique Quantitative ne relève pas

exclusivement d'une curiosité linguistique autonome, mais n'est qu'un avatar de la curiosité mathématique en général, et de la curiosité pour une Littérature Potentielle en particulier.

Enfin, si le 20^{ème} siècle a vu s'accélérer la mutation de la Linguistique en Science(s) du langage, conformément à sa nature épistémologique et à ses ambitions scientifiques, Queneau s'est moins intéressé à ce mouvement qu'à ses marges, qu'à ses points-limites : pour Queneau, les problèmes linguistiques qui étaient susceptibles de le passionner ont été formulés par Vendryes. Or, Vendryes ne pose la question de l'Origine des langues et celle de leur Évolution que pour marquer les limites de la linguistique en tant que science : au-delà, dit-il, le savoir cède le pas à la spéculation. Dans le même temps qu'il fait un brillant tableau des résultats de la science du langage, Vendryes annonce l'échec de la recherche d'une Vérité Absolue sur le langage. Nul ne saurait remonter à l'origine, ni désigner la meilleure des langues, ni affirmer la possibilité d'un progrès dans l'acte même de parler et de se comprendre. Peut-être qu'une part du désir d'écrire se trouvait inscrite contre cette impossibilité de fonder le langage en raison, de lui donner un sens absolu. À défaut de savoir de quoi et pour quoi nous parlions, il fallait causer, causer, car c'est tout ce que nous savions faire.

Faut-il pour autant parler d'échec ? Le lecteur en jugera ; pour ma part, j'écoute, qui ne conclut pas, André Blavier : « Souci d'écrire, romancier ou poète c'est tout un, c'est-à-dire de livrer à notre délectation, à la fois plaisir et réflexion, des œuvres qui ensemble nous écrasent, nous transportent et nous intègrent, attestant ainsi des seuls pouvoirs humains : découvrir, organiser, parler... Le mystère subsiste, inviolable, inviolé, à jamais sans explication : c'est le mystère poétique, et le mystère (de) Queneau³¹ ».

²⁹ *Op. cit.*, p. 82.

³⁰ Notes ms. dans le dossier 45 du CDRQ « Écriture, langage et pictogrammes ».

³¹ « À propos d'un Errata », *Cahier de l'Herne* 29, dirigé par André Bergens, 1975, p.86.

Jean-Charles CHABANNE
QUENEAU ET LA LINGUISTIQUE (3)
Bibliographie

Article paru dans *Temps Mêlés-Documents Queneau* 150+57-60, automne 1993, actes du Colloque «Raymond Queneau et les langages» (Thionville, octobre 1992), p. 51-55.

Ces notes bibliographiques s'efforcent de rassembler les références en liaison avec le thème choisi.

Premièrement, on trouvera la présentation chronologique des articles publiés par Queneau, rassemblés en recueils ou isolés. Ensuite, on a regroupé une liste d'études critiques, à l'exception des travaux universitaires, dont le dépouillement détaillé (et l'identification en tant que travaux de linguistique institutionnelle) n'a pu être mené à bien, malgré l'appui technique de Madame Bagoly au CDRQ (je la remercie).

1. TEXTES DE QUENEAU PUBLIÉS OU INÉDITS

1.1. *Bâtons. chiffres et lettres* (1965) (abrégé : *BCL*)

(Édition revue et augmentée de *Bâtons. chiffres et lettres*, 1950, 272 p.). Paris : Gallimard, coll. « Idées » n° 70.

La dernière édition contient six sections plus Notes et Index, dont nous intéressent :

• Préliminaire

- Inédit « Écrit en 1937 » (p. 11-26). Annoncé comme « inédit » (p. 349).
- [1950] « Conversation avec Georges Ribemont-Dessaignes » (p. 34-48).
« Tenue devant le micro en mars 1950 » (*BCL*, p. 349).
- 1937 « Technique du roman » (p. 27-34). *Volontés*, déc. 1937.
- 1946 « Langage académique » (p. 49-52). *Les Lettres françaises* 103, 12 avr. 1946.
- 1948 « On cause » (p. 53-56). *Les Lettres françaises* 207, 6 mai 1948.
- 1946 « Connaissez-vous le chinook ? » (p. 57-60). *Les Lettres françaises* 109, 24 mai 1946.
- Inédit « Il pourrait sembler qu'en France... » (p. 61-64). Texte repris sous le titre « Langage littéraire et langage parlé », dans *Le Roman français depuis la guerre*, Maurice Nadeau, Paris : Gallimard, 1966, coll. « Idées » n° 34, p. 211-213.
- 1955 « Écrit en 1955 » (p.65-94).
« Écrit en 1950 » qui selon Queneau lui-même « a fait l'objet d'un exposé au cours de M. G. Antoine le 28 février de la dite année et a ensuite été incorporé à la préface à *L'Anthologie des Jeunes Auteurs* ; les schémas,

recueillis et dessinés par le regretté Sainmont, ont paru dans le numéro 19 des *Cahiers du Collège de Pataphysique* (BCL, p. 349).. Cf. « Statique et dynamique du français », conférence prononcée par Queneau en Sorbonne, amphithéâtre Descartes, le 28 févr. 1955 (restée inédite) et « Figures linguistiques (statique et dynamique du français) tracées par Queneau », *Les Cahiers du Collège de Pataphysique* 19, 4 clinamen 82 EP (vulg. 26 mars 1955), p. 38-39. Une traduction anglaise est aussi signalée : « Raymond Queneau describes the statics and dynamics of the French language », *Small Wonder* 17/18 (special Raymond Queneau issue), tatane 87 EP (vulg. août 1960).

• Lectures pour un front .

Pages 157-220. « Extraits d'une chronique littéraire tenue à *Front national* du 29 septembre 1944 au 12 novembre 1945 » (p. 349). Selon N. Arnaud, *Front national* était « l'organe du mouvement de résistance du même nom dont les groupes armés s'appelaient tout simplement les francs-tireurs et partisans, les fameux F.T.P. » (1983, p. 129).

• Hommages

Inédit « Une traduction en joycien » (inédit) (mais publiée posthument in *Temps mêlés* 150 + 1).

• Graphies

[Un ensemble intitulé « Graphies » heureusement complété par André Blavier en la publication de pictogrammes inédits dans le n° 150+8 de la revue *Temps mêlés – Documents Queneau* (Verviers, 1980 », *dixit* Beaumatin 1991]. Note de Queneau : « Respectivement *Messages* (1946, mais » écrits » en 1928), *Arts et Métiers graphiques* (1938), *Documents* (1930). Je remercie les éditions Skira de m'avoir autorisé à reproduire le texte de la préface à leur volume sur Miró dans *Les Trésors de la peinture française* » (BCL, p.350).

- 1946 « Pictogrammes » (p. 275-284). *Messages*, n° 1-2, oct. 1946, cahier intitulé « Les mots et les signes » [N.B. : « mais "écrits" en 1928 » (BCL, p. 350)].
- 1938 « Délire typographique » (p. 285-292). *Arts et Métiers graphiques*, n° 64, 15 sept. 1938, p. 38 [« repris dans les 2 éd. de BCL à l'exclusion du dernier paragraphe », Rameil, 1975].
- 1930 « What a Life » (p. 293-304). *Documents*, n° 5, 1930, p. 282-285.
- 1949 « Miró ou le poète préhistorique » (p. 305-316). Cf. *Joan Miró ou le poète préhistorique*, Paris : éditions Skira, 1949, coll. *Trésors de la peinture française*, album 38 x 29 ; 11 planches en couleurs.

• Littérature potentielle

Il s'agit d'une version modifiée de « Analyse matricielle du langage », selon Queneau « texte d'un exposé fait au Séminaire de Linguistique quantitative de M. J. Favard le 29 janvier 1964. L'activité de l'Ouvroir de Littérature Potentielle n'ayant fait que croître, c'est déjà un état ancien de ses travaux qui est rapporté ici » (BCL, p. 319) ; cf. aussi : « le lecteur trouvera un exposé plus développé de l'analyse matricielle du langage dans un article (à paraître) dans le numéro 3 des *Études de linguistique quantitative* [sic] publiées par la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université de Besançon » (BCL, p. 345). D'où l'histoire compliquée d'un texte sous diverses formes :

- 1963 « Calcul matriciel et langage », communication faite à l'OuLiPo le 13 juin 1963.
- 1963 « Analyse matricielle du langage », Circulaire de l'OuLiPo, n° 36, 22/08/63, tapuscrit.
- 1964 « L'Analyse matricielle [du langage] ». *Études de linguistique appliquée*, n° 3, 1964, p. 37-50.
- 1966 *Meccano ou l'analyse matricielle du langage*, Milano : éd. Sergio Tosi et Paolo Bellasich, 1966, illustré par 17 gravures mécaniques d'Enrico Baj. 174 exemplaires signés. [« reprend en le

complétant grandement » l'art. des *ÉLA*, selon l'*Atlas de Littérature Potentielle*, coordonné par Noël Arnaud, Paris : Gallimard, coll. « Idées » puis « Folio-Essai », 1981, p. 422].

- 1969 « Die Matrizenanalyse des Salzes in der französischen Sprache ». [Éd. revue et corrigée de *Meccano*, 1966, pour une trad. allemande].
- 1975 Rééd. de « Analyse matricielle » (1964) et de *Meccano* (1969) dans *Cahier de l'Herne* n° 29, p. 55-60 et 60-66.

1.2. Entretiens avec Georges Charbonnier (1962) (abrégé : EGC)

Paris : Gallimard. 155 p. La place de la linguistique dans *EGC* a été soulignée à maintes reprises, par exemple par C. Debon débattant avec É. Beaumatin à Limoges en 1987. Voir l'introduction : « Dans quoi consiste le fait littéraire ? Le fait poétique ? Quel crédit faire au langage ? Voici quelques-unes des questions qui seront abordées au cours de ces "Entretiens". Quel est le sens du mot « construction » dans le poème ou le roman ? Enfin, quels sont actuellement les rapports de l'écrivain et du langage ? Des éléments nouveaux se manifestent-ils dans ce rapport ? Lesquels ? » (*EGC*, p. 10-11).

1.3. Bords (1963)

- 1962 « Bourbaki et les mathématiques de demain ». *Critique* 176, janv. 1962. [contient quelques remarques de lexicologie mathématique].
- 1955 « Présentation de l'*Encyclopédie de la Pléiade* », éd. Gallimard, prospectus publicitaire, 63 p. [contient quelques remarques sur la place de la linguistique dans la classification des sciences].

1.4. Le Voyage en Grèce (1973)

- 1939 « L'Écrivain et le langage » (p. 178-186). *Volontés* 19, juil. 1939, p. 12-17.
- 1969 « Errata » (p. 219-222). *La Nouvelle Revue Française* 196, 1^{er} avril 1969, p. 627-629.
- 1970 « Curieuse évolution du français moderne » (p. 223-226). Sous le titre « Le Néo-français en déroute », *L'Express* 985bis, n° spécial hors série « Où va la France ? », juin 1970, p. 111.

1.5. Contes et propos

1 ère éd. coll. « Blanche ». Rééd. coll. « Folio », n° 2127. Préface de Michel Leiris. Contient :

- 1971 « De quelques langages animaux imaginaires et notamment du langage chien dans "Sylvie et Bruno" ». Paris : éd. de l'Herne, coll. « L'Envers », 1971, 32 p. Repris dans *Contes et propos*, 1981, p. 261-269 de l'éd. Folio.

1.6. Publications isolées

- [1950] « Sur quelques aspects relativement peu connus de la conjugaison en français à l'indicatif présent ». Première publication dans le numéro unique de la revue *Chaos* (1950). Rééd. dans *Bizarre* 27, 1963, p.36-38.
- [1953] « Une langue se compose de mots... », inédit publié par Jacques Jouet, 1989, p. 149-153.
- 1956 « Préface » à *Histoire des littératures, tome I. Littératures anciennes orientales et orales*. Paris : Gallimard, *Encyclopédie de la Pléiade*, p. VII-XX.
- 1956 « Prééminence de l'oral sur l'écrit » (extrait de *BCL*) dans *Panorama des idées contemporaines*, publié sous la direction de

Gaétan Picon, éd. Gallimard, coll. « Le Point du jour », Paris, 1957, p. 397. (Rameil 1975).

- 1959 « Préface » à *Histoire des littératures, tome III, Littératures françaises connexes et marginales*. Paris : Gallimard, *Encyclopédie de la Pléiade*, p. III-IX.
- 1956 « Picto-sémantogramme (Écritures et sémantographie) ». *Temps mêlés* 150 + 8, mai 1980. p. 21-37.

1.7. Publications oulipiennes

On peut renvoyer tout simplement à la bibliographie publiée en 1981 dans l'*Atlas de Littérature Potentielle*, *op. cit. supra* § 1.1., p. 421-423.

2. ÉTUDES CRITIQUES SUR LE THÈME « QUENEAU ET LA LINGUISTIQUE »

ANTOINE, Gérard

- 1955 « Raymond Queneau et la philologie », cours de licence en Sorbonne (11, 18 et 25 janv. 55). Cité par Beaumatin, 1991, p.6, : « 11, 18 et 25 janvier : GA, professeur de philologie française à la Sorbonne, consacre son cours à l'étude de l'œuvre de Queneau et invite ce dernier à parler devant les étudiants » (*Pléiade*, p. LXIX).
- 1982 « Une inconnue : l'image chez Queneau », dans *Vis-à-vis ou le double regard critique*, Paris : P.U.F., coll. « P.U.F. écriture », p. 119-136. D'abord paru in *Stanford French Review*, I, 2, Fall 1977.

BEAUMATIN, Éric

- 1987 « Queneau et la linguistique ». Texte resté oral de la communication prononcée le 17 déc. 1987 lors du 2^{ème} colloque « Raymond Queneau » de Limoges, sur des notes qui ont servi

pour son article de 1991. Existe au CIDRE un enregistrement vidéo.

- 1991 « D'un Queneau linguisticien. Questions d'exégèse ». Projet de manuscrit inachevé pour la *Petite Bibliothèque Quenienne*, CIDRE. Tapuscrit incomplet, 15 p. + notes. Le reste ayant été dévoré par un automate électronique.

BENS, Jacques

- 1980 *OuLiPo 1960-1963*. Paris : Christian Bourgois.
- 1981 « Queneau oulipien », dans *Atlas de Littérature Potentielle*, p. 22-33. Rééd. de « Littérature potentielle », in *L'Arc* 28, févr. 1966, p. 43-51.

BERGENS, Andrée (éd.)

- 1975 Raymond Queneau. *Cahier de l'Herne* 29, dirigé par Andrée Bergens. Paris : Éditions de l'Herne.

BILLOT, Mary-Lise & BRUIMAUD, Marc (éds)

- 1990 *Raymond Queneau encyclopédiste ?* Actes du 2^{ème} colloque « Raymond Queneau ». Université de Limoges, 16-17 déc. 1987, Limoges : Éd. du Limon, 205 p. + ill.

BLAVIER, André

- 1975 « À propos d'un Errata ». *Cahier de l'Herne* 29, p. 79-87.
- 1983 « Chronologie ». *Europe* 650/651, juin-juil. 1983, p. 130-148.

BORDUFOUR, Jean-Paul

Voir FOURNEL, Paul.

[CAHIER DE] L'HERNE spécial « RAYMOND QUENEAU »

Voir BERGENS 1975.

DEBON, Claude (M.)

- 1989 *Raymond Queneau, Œuvres complètes* (tome 1 : *Poésies*). Édition établie par C. Debon. Paris : Gallimard, coll. de la *Pléiade*. Rééd. corrigée, 1992.

DUBOIS, Jean

1961 « Le “néo-français”, réalité ou illusion ? ». *La Pensée*, nouvelle série, n° 96 (mars-avril 1961), p. 52-67.

FOURNEL, Paul

1970 *Raymond Queneau romancier et le problème du néo-français*. Mémoire de maîtrise. Université de Paris- Vincennes.

1972 « Autrement dit, Raymond Queneau : Errata ». *Les Cahiers du Chemin* 14, janv. 1972, p. 173-181.

1975 « Queneau et la LiPo ». *Cahier de l'Herne* 29, p. 257-262.

[FOURNEL, Paul] alias BORDUFOUR, Jean-Paul³²

1975 « La révolution langagière erratée ». *Cahier de l'Herne* 29, p. 183-191 (note 18), alias dénoncé par Beaurnatin 1987.

JEANDILLOU, Jean-François

1985 « Queneau ou le discours de la linguistique », in Sylvain Auroux et al. : *La Linguistique fantastique*. Paris : Joseph Clims et Denoël, 1985, p. 211-221.

1987 « Sur un projet d'écriture universelle. Petite sémantographie portative ». *Technologos* 4, printemps 1987, p. 71-92.

JOUET, Jacques

1989 *Raymond Queneau*. Paris : La Manufacture (1ère éd. Lyon : *Raymond Queneau. Qui êtes-vous ?* La Manufacture, 1988).

LE LIONNAIS, François

1975 « Queneau à/et l'OuLiPo ». *Cahier de l'Herne* 29, p. 231-232.

1975 « Raymond Queneau et les mathématiques ». *Cahiers de l'Herne* 29, p. 278-282.

1977 « Raymond Queneau et l'amalgame des mathématiques et de la littérature ». *Nouvelle Revue Française* 290, 1977. Rééd. dans *ALiPo*, p. 34-41.

LÉON, Pierre

1962 « Phonétisme, graphisme et zazisme », *Études de linguistique appliquée* 1, p. 70-84.

LESCURE, Jean

1973 « Petite histoire de l'OuLiPo », *La Littérature potentielle*, 1973, p. 24-35.

MROZOWICKI, Michal

1990 *Raymond Queneau. Du surréalisme à la Littérature potentielle*. Katowice : Uniwersytet Slaski, 166p.

PICON, Gaetan

1988 *Panorama de la nouvelle Littérature française*. Paris : Gallimard, coll. « Tel » n° 138, 365 p. [chap. « Raymond Queneau », p. 148-153] (1ère éd., 1950).

PLÉIADE

Voir DEBON 1989.

RAMEIL, Claude

1975 « Bibliographie [des œuvres de Queneau] ». *Cahier de l'Herne* 29, p. 365-392 (Reprise et mise à jour in *Amis de Valentin Brû* 23, juin 1933).

ROUBAUD, Jacques

1977 « La Mathématique dans la méthode de Raymond Queneau ». *Critique* 359. Rééd. dans *ALiPo*, p. 42-72, note 15.

SHORLEY, Christopher

1981 « “Joindre le geste à la parole”, Raymond Queneau and the Uses of Non-Verbal Communication ». *French Studies*, vol. XXXV n° 4, oct. 1981, p. 408-419.

³² Longtemps je me suis persuadé que Bordufour recouvrait à la fois Henri Bordillon et Paul Fournel. Si ce n'est, on excusera les pénibles « astuces » de mon entrée en matière (note de l'éditeur).

1985 *Queneau's Fiction. An Introductory Study*. Cambridge : Cambridge Univ. Press. [Version remaniée ? de 1981 dans le chapitre « Non-verbal Communication », p. 50-57].

SIMONNET, Claude

1962 *Queneau déchiffré*. Paris : Julliard (Rééd. Slatkine, 1981).

VINAY, Jean-Paul

1968 « Apprentissage d'une langue seconde ». *Le Langage. Encyclopédie de la Pléiade*. Sous la direction d'André Martinet. Cité par Beurnatin 1991.